

VS

Violences Sexistes

III

# SOMMAIRE

Avant-Propos	4
La jupe	5
Non, je ne te ferai pas la bise	7
De sous le boisseau sortie ce recit	9
Le gouffre	13
Un homme ma tuée	17
Rouge à lèvres	21
Regards	23
Pas si grave	25
Mettre des mots	27
Mâle à l'être	29
Jamais	31
Coupable	35
C'est moche	37
Femelle	39
Flic warning	41
Le jour où	44
Crédits	46

# AVANT-PROPOS

Dans VS on a lu de superbes témoignages et vu de magnifiques illustrations. Dans VS chacun-e peut raconter son expérience, le sexisme subi, les stratégies pour en sortir... Sans jugement, sans justification.

C'est riche d'idées, de textes différents, entre la poésie et la prose. Des textes qui pointent du doigt le système patriarcal, des textes qui racontent une expérience de vie pas toujours réjouissante.

Dans ce bordel profond et poétique, beau et mélancolique, rageur et dépressif, ce projet est politique et féministe. On ne peut pas le nier, au contraire, on doit l'assumer. Mais ce n'est pas parce que c'est féministe que tout fonctionne sur des roulettes. Le féminisme est par essence une réflexion et un refus des normes de genre imposées par le cis hétéro patriarcat qu'il faut sans cesse remettre en question. Face à ce qu'il "faut être", on doit réinventer nos corps, nos genres, nos sexes, notre sexualité, envisager la construction des individu-e-s hors de cases étriquées et binaires que sont les "hommes" et les "femmes", réapprendre à parler, à se comporter, pour soi, et avec les autres. Il n'y a pas de modèle à suivre, mais de nouvelles manières de faire, de nouvelles manières d'écrire.

Cette construction ne peut être parfaite du premier coup, elle avance par expériences, par tâtonnements, par erreurs et par remises en question. C'est normal et il ne faut pas avoir peur de se le dire, de le reconnaître, de faire des mea culpa. On se plante, ça arrive. On recommence alors en apprenant de nos erreurs pour ne pas les répéter indéfiniment et réussir à construire, morceau par morceau, l'égalité et la libération de toutes et tous.

Ce projet doit continuer, bien évidemment, avec toutes les contributions possibles sur le sexisme ... Mais pour vivre et exister pour chacun-e, il ne doit pas répéter les oppressions du quotidien, il doit les refuser pour s'ouvrir encore plus à chacun-e. Il nous faut apprendre à ne plus employer ces mots qui nous renvoient dans la position de l'opprimeur. Nous devons nous départir de ces relents qui nous habitent continuer à lutter contre les violences sexistes.

*Des personnes qui participent à VS,  
qui lisent, qui illustrent et qui écrivent  
- Aout 2013*



## LA JUPE

J'ai 11 ans.

Une petite fille au corps frêle, sans forme, aux cheveux longs jamais coiffés. Une gamine un peu garçon manqué, qui préfère grimper aux arbres que de parler maquillage et garçons. Je suis en 5ème, quelques semaines après la rentrée des classes. Un petit collège de campagne, les élèves se connaissent presque tous.

Un jour, ma mère décide de me faire porter une jupe. Une petite jupe plissée grise. Avec des collants noirs à petits motifs en forme de croisillons. Et un simple T-shirt à manches longues. Le tout porté avec des mocassins noirs. Pour elle, j'ai l'air d'une petite écolière modèle. Mais pas pour mes camarades.

Je rentre dans le collège et commence à chercher mes rares amis, je les aperçois, assis sur un banc dans le couloir. J'avance vers eux. Et une voix m'interpelle.

"C'est combien ?"

Je ne comprends pas tout de suite. Je m'approche du grand 3ème qui m'a lancé ça. Il répète "C'est combien ?"

Ses potes se marrent. Il a un sourire pervers qui me dégoûte. Je comprends soudainement ce qu'il sous-entend. C'est combien la passe. Il me traite de prostituée. Moi, une gamine de 11 ans qui a le malheur de porter une jupe plissée qui m'arrive au milieu des cuisses. Je rougis, je ne sais pas quoi dire. Je lui tourne le dos et m'en vais. J'ai honte, je comprends de manière diffuse que je viens de me faire salement insulter. Mais ce n'est que la première insulte d'une journée

interminable. Tous les garçons de ma classe reprennent la blague.

"On dirait vraiment une pute !" "Tu prends combien ?" "C'est quoi cette jupe ?"

Même les filles s'y mettent. "C'est vrai que ta jupe fait un peu pouf quand même..."

Ils ont entre 11 et 13 ans mais ils ont déjà intégré toute une réflexion sexiste. Ils savent déjà ce qu'est une prostituée, ils savent déjà que c'est censé être honteux, ils savent déjà qu'ils ont le droit de traiter les filles avec des jupes trop courtes de putes. Le soir je rentre chez moi sans dire un mot. Je ne parle presque pas. Je ne fondrais en larmes que le lendemain matin alors que mes parents m'emmenent au collège pour une nouvelle journée de cours. Des larmes de peur, des larmes de honte. Ils auront réussi à me faire porter des pantalons jusqu'à la fin de l'année.

Aujourd'hui, 10 ans plus tard, j'ai appris à me foutre royalement de l'avis des autres concernant mes tenues, de ne pas tenir compte des remarques sexistes. Aujourd'hui je continue à porter des mini shorts en soirée malgré les dizaines de " salope " que je me suis reçues. Aujourd'hui je suis plus libre.

Mais je repense à cette petite fille que j'étais, terrorisée et perdue, qui ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait. Et je ressens de la colère, de la rage. C'est, je crois, la première agression sexiste dont je me souviens. Mes agresseurs ne s'en souviennent probablement pas. Mais moi je n'oublierai jamais ma première expérience du slut-shaming. Honte sur eux.

R  
Illustration par Myroie

## NON, JE NE TE FERAI PAS LA BISE

Le pire dans tout ça, c'est le jour où tu le croises dans la rue avec sa copine, que tu fais semblant de pas le voir, mais qu'il te tapote sur l'épaule. Tu murmures salut du bout des lèvres et lui avec son sourire - un peu gêné - il s'étonne que tu lui fasses pas la bise. C'est alors le moment de honte où tu colles ta joue contre la sienne, l'une puis l'autre, ce moment où tu te sens si faible. Tu aurais voulu lui crier dessus NON je ne te fais pas la bise pourquoi tu poses la question connard ? mais non, non, évidemment, tu es dans la rue, il est avec sa copine - qui est accessoirement ton amie - et d'ailleurs toi aussi tu es avec des potes, et tu as la flemme d'expliquer à tes potes pourquoi tu as refusé de faire la bise à ce gars, pourquoi tu lui a gueulé dessus, alors tu t'écrases encore une fois, tu ravales ta dignité - tu commences limite à avoir l'habitude - et tu lui fais la bise en marmonnant des excuses, comme si c'était à toi de t'excuser, pardon, pardon, je n'ai aucune raison de ne pas vouloir faire la bise à un mec qui ne comprend pas le sens du mot non, my mistake, tu t'abaisses sous les yeux de tout le monde.

tous ces gens autour de toi qui pigent rien à ta honte, à l'angoisse en furie dans ton ventre, témoins inutiles, tu lui fais la bise en plein milieu de la rue, devant sa copine qui encore une fois est probablement en train de se dire que tu fais des histoires pour rien, sa copine qui aurait dû se barrer depuis longtemps, le quitter et le laisser dans sa merde, mais elle est comme toi, trop bonne trop conne, peut-être qu'elle aussi elle a honte des fois ? Rien que d'approcher tes lèvres de ses joues te donne envie de vomir, cette intimité, t'avais espéré dans ta ptite tête que ça arriverait plus jamais, tu as envie de le mordre mais t'es en plein milieu de la rue. Comment il a osé te demander de lui faire la bise ?

T'es en plein milieu de la rue.

T'es en plein milieu de la rue, et tu lui fais la bise.

T'es en plein milieu de la rue, tu lui fais la bise, et jamais tu t'es sentie aussi faible.



*Bephana*  
Illustration par Cha



## DE SOUS LE BOISSEAU SORTIR CE RÉCIT

J'étais enfant, à quelques semaines de mon dixième anniversaire. Ma mère m'avait autorisée à aller seule, à vélo, jusqu'au hameau voisin rendre visite à des amis. Soleil, temps doux.

À l'approche d'un carrefour en T en lisière de forêt, je marque l'arrêt avant d'emprunter la voie prioritaire. Il était là, à l'angle des routes, à côté d'un deux-roues stationné.

Il m'aborde. J'ai un geste de recul. Il me parle d'un faon pris dans un piège, dans la forêt toute proche.

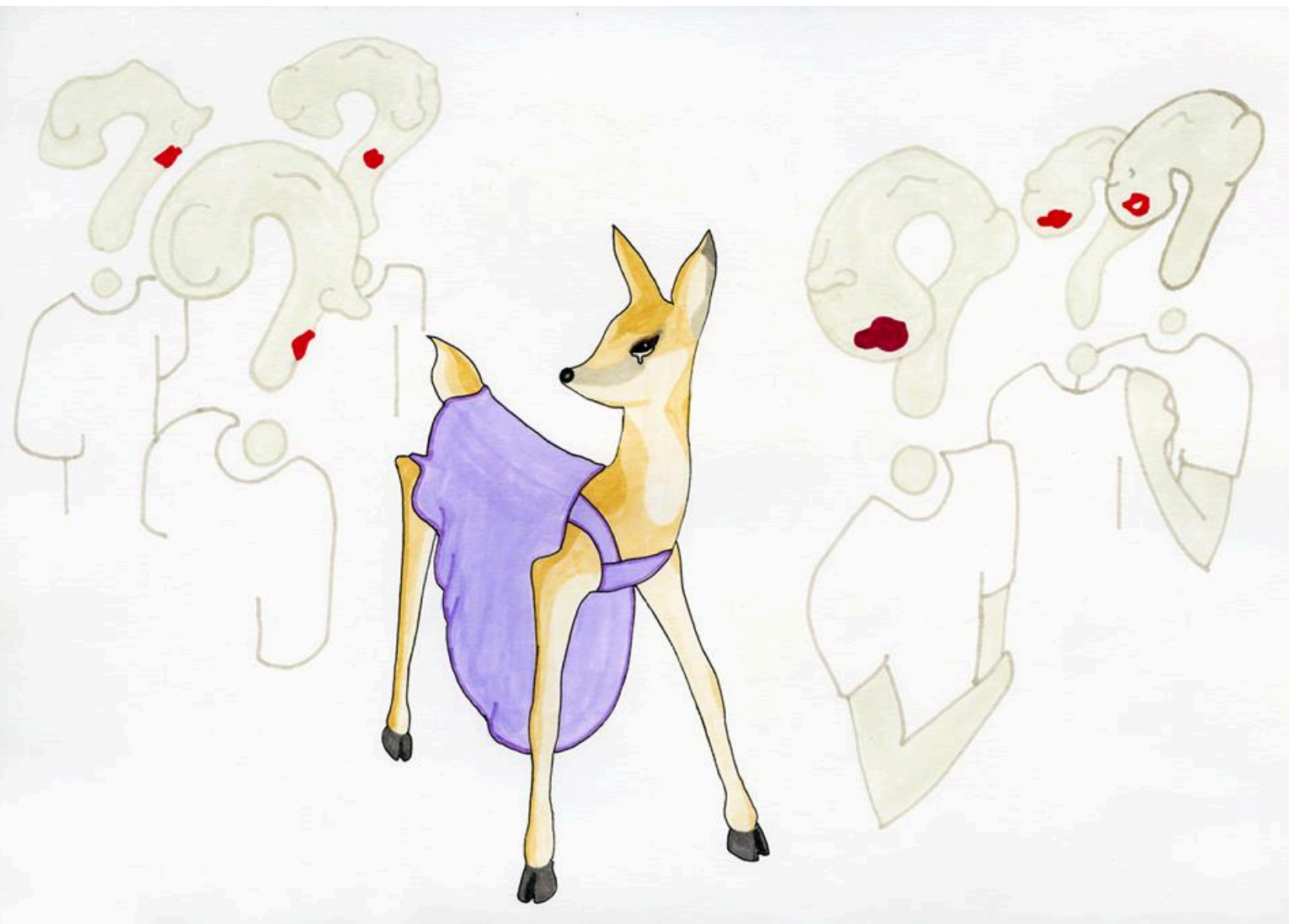
Un faon ? Mais que pourrais-je y faire ! ? Je reste méfiante, mais il insiste. Le carrefour est plutôt désert. Personne pour venir l'interrompre.

Je finis par céder, et je le suis. Traverser la route. Monter le petit talus. Trois pas au milieu des arbres. Je portais une robe.

Probablement impatienté par le temps qu'a duré ma résistance, il stoppe vite la marche. M'allonge sur le sol sans ménagement.

Cherche à ôter ma culotte. Je crie aussi fort que je peux, de tous mes poumons. Je me débats aussi.

Un automobiliste m'entend ! Et ralentit ! Mon agresseur prend peur, me lâche.



Cet automobiliste circulait vitre ouverte et c'est à cela que je dois mon salut.

Alors je m'enfuis. J'ai le souvenir d'un bond, temps contracté dans ma hâte éperdue ! Sauter sur mon vélo. Pédaler à toute allure. Arriver chez moi.

Courir, traverser les pièces et sauter dans les bras de ma mère. « Maman, Maman ! » Je m'agrippe à elle. De l'écrire, les larmes me reviennent.

Ensuite ? Je lui raconte en sanglotant. Ma mère a porté plainte. Les gendarmes m'ont reçue avec elle. Ils m'ont montré un suspect, tout en me protégeant de son regard : dans mon souvenir, c'est à travers un œilleton que je l'ai vu.

Aux gendarmes, j'ai fait une lettre de remerciement, sur un beau papier Canson, au dos duquel j'avais peint une montgolfière. Ma mère m'a également emmenée chez une pédo-psychiatre. Je me souviens que la porte de son bureau était capitonnée. Je pouvais donc lui parler sans être entendue.

On m'a expliqué que malgré mon témoignage, mon agresseur avait été condamné à une peine légère, parce qu'il avait été interrompu dans son agression envers moi.

Il avait, quelques jours plus tôt, agressé une autre fillette, pas plus âgée que je n'étais. Il avait introduit un objet métallique dans le vagin de la pauvre enfant. Elle n'avait pas eu la force de témoigner, alors l'agresseur n'a pas été jugé pour cet autre viol. Ainsi m'a-t-on dit à l'époque.

Une année plus tard peut-être, j'ai croisé mon agresseur à nouveau. Il avait purgé sa peine. Je me promenais avec des amis – en-

fants et adultes. Il m'a saluée poliment. Je me souviens m'être figée, tétanisée. Et puis je ne fus plus jamais confrontée à tout cela, jusqu'à...

Jusqu'à l'année de ma majorité, mon devenir femme, et mon premier petit ami, S. Lui et moi étions ensemble depuis plusieurs mois déjà, lorsqu'un soir, dans ma piaule d'étudiante, il se met à me questionner. Il veut tout savoir de cet épisode traumatique de mon enfance. S. et ses parents habitaient le même village que moi. Ses parents étaient au courant, comme tout le village.

Réalité qui m'avait échappée, et que je n'ai apprise que des années plus tard. Ce soir-là, ce fut pour moi un énorme choc de le découvrir au courant...

Surtout, jaloux de nature, il veut vérifier qu'il m'avait bien connue vierge.

Ah oui, cher lecteur, chère lectrice, tu es sûrement au courant de cette mythologie autour de l'hymen... Malgré la détresse que ce récit contraint réactive chez moi, S. insiste. Je finis tellement éprouvée qu'en réaction... il panique ! Je dois alors prendre sur moi de le réconforter. Je comprends ce soir-là que ce premier amour ne sera certainement pas celui de toute une vie !

Néanmoins cette épreuve, surmontée, m'endurcit. J'ai fait des études scientifiques. Le faible taux de filles et le fort taux de machisme, j'ai baigné dedans... Et j'ai à mon « tableau de chasse » quelques répliques cinglantes qui purent, au moins ces fois-là, clouer le bec à « l'humour » malvenu, grossier, qui me hérissait les oreilles.

Pourtant, répondre à l'attaque par l'attaque, ça ne m'a pas vraiment guérie.

Sous la cicatrice, la plaie restait chaude.

Ce qui m'a vraiment guérie, ça a été de pouvoir témoigner. Dans des cercles de femmes, principalement. Raconter ma blessure, et raconter ses effets à long terme sur ma sexualité -- mes premières fois polluées par la crainte sous-jacente d'une nouvelle agression. Raconter, témoigner et échanger avec d'autres victimes m'a aidée à cicatriser peu à peu.

Et aujourd'hui, alors que je suis devenue la mère d'une fillette de presque dix ans, j'en parle à visage découvert.

Parce que j'ai vu passer ce site dans plusieurs tweets et que j'approuve son propos. Parce que je suis fière d'avoir pu échapper au pire.

Et je témoigne aussi dans l'espoir d'aider peut-être cette inconnue qui, trop brisée encore, n'ose pas parler.

Aujourd'hui, je ne ressens plus de haine envers mon agresseur. J'ai fait mon chemin, appris des éléments de son histoire, et je m'intéresse à la prévention. Lui ne peut plus m'atteindre.

Merci à @TanPmp d'avoir accepté ce texte, à Diane Saint-Réquier d'avoir redifusé l'appel à témoignages. Et merci à toi, Maman, d'avoir cette année-là fait tout ton possible, remué ciel et terre, pour réparer l'âme brisée de ta fille.

*Élodie R.M.*

Illustration par 10KLIT

## LE GOUFFRE

J'avais 16 ans, et j'étais abimée. Deux ans plus tôt, j'avais été violée par un proche et j'avais gardé le silence, même si certains amis étaient au courant. Si seulement j'avais pu savoir ce que je sais aujourd'hui sur le viol, sur l'après, sur le syndrome post-traumatique, peut-être que j'aurais cessé de me punir pour ce que je pensais être : une " salope nymphomane ". Comment expliquer autrement ce besoin de me détruire, cette recherche effrénée de sexe avec n'importe qui ou presque, ce comportement détestable et égoïste ? Je ne suivais pas les codes comportementaux que je croyais " normaux ", ceux que la société nous demande d'afficher en pareil cas, et je m'enfonçais dans l'horreur, petit à petit, seule et perdue dans un monde intérieur tourmenté. Je vivais dans une colère permanente, et une souffrance que je ne comprenais pas.

Puis je l'ai rencontré. Un drôle de hasard, sur internet : j'avais trouvé son site amusant, je l'ai contacté, et les choses se sont enchaînées assez rapidement vers une relation à distance. Nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises, et je voyais en lui plus qu'un petit ami : un sauveur. C'était confus, bien sûr, mais il était plus vieux que moi, il travaillait, aurait bientôt un appartement... Puis il était drôle, même si certaines blagues se faisaient à mes dépens. J'aspirais à lui ressembler, tant il semblait sûr de lui et mature. Je croyais que l'écouter était la meilleure chose que je pouvais faire, même si il était parfois un peu étrange. Il voulait toujours tout savoir de moi, posant questions sur questions. Au fil de ses découvertes, je sentais son estime pour moi, si elle a existé un jour, fondre comme neige au soleil. Mais

je continuais naïvement à lui parler de tout, je pensais que c'était " l'homme ", le seul, et qu'il avait le droit de tout savoir. Puis un jour, chez lui, alors qu'un innocent diaporama d'images était lancé sur un dossier tout à fait banal pendant que je travaillais vaguement sur des cours, j'ai vu quelque chose de terriblement choquant. Des images de petites filles dénudées passaient l'une après l'autre devant mes yeux, provoquant une vague de nausée qui me vrillait le ventre. Lorsque ce soir là il est rentré du travail, je l'ai pour la première fois traité de monstre. Il semblait tellement malheureux que je lui ai pardonné, du moins ai-je tenté. Quelque chose était cassé entre nous, définitivement, mais je voulais toujours y croire.

Au lycée, quelque chose d'étrange se produisait : j'étais devenue la cible d'un slut shaming qui tombait du ciel. Des insultes pleuvaient sur mon passage, des mensonges étaient racontés à mes amies, je me suis retrouvée totalement isolée au sein de l'établissement. Je ne pouvais plus aller en cours sans faire de terribles crises d'angoisse, et suite à une demande de changement de classe qui m'a été refusée, j'ai totalement abandonné. Je n'avais plus la force d'affronter cette violence, d'autant que je ne la comprenais pas, j'ignorais qui avait déballé mes confidences à tout le lycée (même si j'ai depuis eu quelques indices), et la rigidité du système scolaire avait fini de me faire plonger dans ce que j'appelle aujourd'hui une dépression. C'est là que mes parents ont accepté de me laisser partir vivre avec lui, à l'autre bout de la France...

Je ne peux pas dire que cela se passait très bien : la liberté d'être loin de tout, à 800km de mon ancienne vie, ne parvenait pas à

compenser l'extrême solitude dans laquelle j'étais brutalement plongée. Je tentais de m'intégrer dans son cercle d'amis, mais c'était difficile de trouver une place dans un groupe d'hommes plus âgés, puis j'étais également seule à longueur de journées et toujours aussi instable émotionnellement. Parfois je faisais des crises de nerfs " sans raison ", je hurlais, mon corps tremblait et je ne parvenais plus à respirer. Ça aussi je le comprends maintenant mieux, mais encore une fois je me le reprochais. Et pire : il me le reprochait. De manière générale il me reprochait tout : mon caractère qui n'était jamais assez bien, mes besoins de sexe trop importants, mon inculture, bref j'avais bien de la chance de l'avoir. Mon estime de moi disparaissait doucement, d'autant que je ne pouvais imaginer qu'il puisse se tromper. Il ne pouvait qu'avoir raison. Quand il me disait que la colère était le signe de mon immaturité, j'écoutais. Quand j'ai appris qu'il racontait nos conversations privées à des amis et qu'il m'a dit que c'était parce qu'il ne parvenait pas à me gérer, moi et mon caractère de merde (et ma " nymphomanie ", il racontait vraiment tout), je l'ai cru. Petit à petit, la violence psychologique devenait un mode de vie.

Une fois ma maigre estime de moi réduite à néant, le reste a suivi naturellement : alors que je recherchais du sexe dans un but de rapprochement affectif, il me le refusait souvent et me demandait des fellations. Encore, et encore. Parfois je pleurais en oeuvrant, tellement ça me rendait malade. Il a voulu des photos, il a voulu des vidéos, et j'acceptais tout ce qu'il demandait, sans même penser à me rebeller. Je lui devais tellement. Et j'étais tellement seule... Isolée des gens que je connaissais ; et qui pouvait deviner tout ce que nos " amis com-

muns " savaient de moi ? Je sentais confusément qu'il n'y avait pas d'issue. Jusqu'à ce que je me rapproche de quelqu'un d'autre. Quelqu'un de fondamentalement doux, compréhensif, rassurant. Peut-être était-il passé à travers les horreurs qui ont été dites sur moi, mais quoi qu'il en soit j'ai fini par en tomber amoureuse. Bien entendu, " il " l'a remarqué. Un jour, il m'a avoué avoir lu des logs de conversation sur mon pc, et j'ai, au pied du mur, tenté de le rassurer... Jusqu'à ne plus pouvoir cacher mes sentiments. J'ai essayé, pourtant, tellement persuadée que je lui devais tout. Ah ah. La gratitude naïve de la pauvre gamine qui se pensait assez indépendante pour ne pas se faire manipuler.

La situation était devenue délicate, je ne pouvais plus vivre avec un homme que je n'aimais plus, et dont je commençais à percevoir la violence à mon égard. Un soir, après une discussion avec mon futur amoureux où celui-ci m'a expliqué qu'il voulait être avec moi mais que cela ne serait pas possible avant la fin de ses études et qu'il me faudrait retourner chez ma mère loin de lui, j'ai craqué. J'étais seule à l'appartement, il était sorti avec ses amis pour parler de sa souffrance d'homme trahi, et j'ai bu beaucoup. Les heures passaient, et je me suis allongée en pleurant, pensant que la vie allait être longue jusqu'à pouvoir retrouver la seule personne qui semblait me respecter, qu'en attendant j'allais de nouveau être seule... Puis il est rentré.

Que fait un mec alcoolisé qui considère sa, maintenant ex, copine comme étant la pire des traînées ? C'est assez évident. J'ai pas pensé à parler, déjà parce que j'étais bien saoulé également, et aussi parce que je pleurais. Je lui devais bien ça, j'allais le larguer après tout ce qu'il avait fait pour moi !





Et puis, ça de plus ou de moins, qu'est-ce que ça pouvait bien changer ? Je n'étais plus à un viol près. Je me suis ensuite enfermée dans la salle de bain pour pleurer. Quand je suis revenue me coucher, il dormait. Si je lâche ici tranquillement le mot viol, c'est aussi pour me le marteler à moi-même : il m'a fallu dix ans pour le considérer comme tel. Pour admettre qu'abuser d'une fille alcoolisée qui pleure, c'est comme cela que ça s'appelle. Dix ans pour qu'un jour mon meilleur ami me jette en pleine face ce que je refusais de comprendre et qui, pourtant, me pourrissait la vie.

Le plus "drôle" c'est que ça n'est effectivement pas le viol qui a laissé le plus de séquelles. J'étais tellement démolie psychologiquement que la reconstruction commence seulement à se faire, même si j'ai gardé une forte phobie sociale : je me sens incapable d'aborder des gens, beaucoup de difficultés à me faire des amis et à leur accorder ma confiance, sensation d'être

stupide et inintéressante... Les dégâts sont nombreux. Après cet épisode, je suis donc retournée chez ma mère, pensant lui échapper enfin, mais ça n'était pas si simple. Il a continué à me démolir auprès de nos amis communs, leur a fait passer les photos et les vidéos, j'ai même eu des mails de certains pour me rappeler à quel point j'étais une horrible fille. Une horrible fille dont les erreurs étaient d'être trop jeune, trop démolie par la vie, trop en quête du regard qui pourrait enfin lui dire qu'elle valait quelque chose... Peut-être aussi avais-je été trop témoin de choses pas belles, et que ces braves amis ne devaient pas imaginer que je puisse dire la vérité en parlant d'images pédophiles, de viol, d'abus psychologiques. J'avais 16 ans, j'étais une petite salope, et c'était bien assez pour eux.

De nombreuses années j'ai vécu avec son ombre, celle-ci me ricanant encore que j'étais immature à chaque fois que j'exprimais de la colère.

Il m'avait convaincue qu'être adulte, c'est être hypocrite, c'est jouer finement avec les règles de la société, c'est... D'être manipulateur. Petit à petit j'ai découvert le féminisme, et j'ai doucement accepté l'idée de ne pas correspondre parfaitement à ce qu'on attend de moi.

Accepté qu'il y a des colères saines. Accepté que j'avais été manipulée afin d'être silencieuse. Les gens autour de moi ne comprennent pas lorsque je leur raconte ça, ils ne voient pas la violence de cette relation, et le chemin que j'ai du parcourir, seule, pour m'en sortir. Seul cet ami précieux, mon meilleur, a compris correctement le message que je tentais maladroitement d'envoyer, a pris le temps d'en parler calmement, de m'aider à mettre les mots sur les événements décousus que je lui racontais. Sans lui, peut-être que je serais encore au début du chemin. Je commence seulement à comprendre que je ne suis pas totalement stupide, que je ne suis pas si horrible et insupportable, j'avais juste besoin d'aide et c'était visiblement plus simple de me donner des pierres pour m'aider à atteindre plus vite le fond du gouffre.

Parfois je me souviens d'anecdotes, de détails étranges, comme cette fois où j'étais invitée (en couple) à une soirée. Et lui aussi était là. Nous étions en train de jouer à Magic, tout se passait bien, mais il me fixait depuis le début de la soirée. Je me suis levée pour aller aux toilettes, je crois, et il n'était pas loin. Je ne sais plus très bien comment nous nous sommes retrouvés dans le couloir en même temps, en fait. Il faut dire que c'est de la suite dont je me souviens...

Quand il m'a attrapée par le sac à dos, plaquée contre le mur, et que j'ai dit quelque chose comme "si tu me touches je hurle !"

très spontanément. Peut-être que ça l'a surpris, et il a reculé avec un sourire hypocrite, en disant qu'il n'allait rien faire. Évidemment qu'il n'allait rien faire, il y avait tout le monde à côté. Sauf que là j'étais seule, et c'était le bon moment de me montrer qu'il avait le dessus si il voulait. Tout simplement. Je me suis longtemps sentie honteuse de cette réponse, de cette réaction un peu bête. Mais maintenant je me console en me disant que c'était mieux que rien...

Le plus étrange c'est que j'ai accepté il y a quelques jours seulement de ne plus avoir du tout de contacts avec lui. Jusque là, il avait toujours trainé dans mes contacts de messagerie et sur Twitter, comme si je voulais lui prouver que j'étais assez mature pour lui parler "normalement", sans animosité. Il m'avait convaincue de cela à un tel point, j'en tremble en y pensant. La violence, le viol, j'ai tout caché pour lui réserver un espace, pour sautiller bêtement en lui disant "t'as vu, je suis grande !". Sauf que, voilà, il y a donc quelques jours, il s'est ridiculisé. Une remarque stupide et innocente a fendillé le mur de son inattaquable maturité, et le reste a doucement suivi. Il m'attaquait moi parce que c'était moi. Il me hait. Il m'a fait tant de mal et il me hait. J'ai commencé à rire devant cette évidence et mis enfin un terme à cette relation malsaine de façon aussi soudaine qu'inattendue. La dernière étape après avoir accepté de définir ce qu'il m'avait fait subir, c'était d'accepter qu'il n'était qu'un pauvre type haineux et détestable. Ce piédestal duquel je ne pouvais pas me résoudre à le faire descendre même en ayant tant travaillé, il l'a brisé lui-même. Je suis enfin honnête vis-à-vis de moi-même quand je dis que je n'ai plus rien à lui prouver. C'est fini, enfin.

# UN HOMME M'A TUÉE

42 ans, sur le point de divorcer  
c'est terminé je ne serai plus forcée  
ouf ! Les enfants sont grands  
allongée dans la cuisine  
le sol est trop glissant  
j'avais juste m'échapper  
arrêter de morfler  
de subir son plaisir  
ne plus être qu'un jouet  
mais ces coups là étaient si fort  
et ma tête qu'il a tapée  
le v'la tout salopé  
y'a mon sang qui s'étale

Remonter le temps  
les souvenirs  
accoucher enfin des terreurs enfouie

22 ans, mariée  
Il est beau  
il est gentil  
il me trouve belle  
il dit qu'il m'aime  
je signe pour la vie  
un an et c'est fini  
il est dur  
il me dit grosse  
il me voit laide  
il me cache bête  
j'suis grosse et même engrossée  
et puis il fait tellement tout bien  
j'suis une moins que rien  
à peine foutue d'le servir comme y faut  
la première claque  
quand j'pleure. que j'perds les eaux  
c'est pour m'calmer qu'il dit  
bientôt au plumard il me voit comme un  
veau  
décide de m'prendre avec un d'ses poteaux  
pour réveiller ma libido

le calvaire des viols d'alcôve  
des pluies battantes à sec  
qui dure 20 années  
enfin j'décide de me tirer  
mon fils est grand  
c'est un violent  
ma fille pas encore majeure  
c'est a coup de pied  
qu'il la fait avorter  
l'aura fallu du temps  
pour qu'j'essaye de m'extirper  
tellement clouée par la culpabilité

19 ans, en couple  
pas envie  
mais tant pis  
lui il veut  
alors je me plie aux jeux  
et puis si je plie pas  
il fera ça sur moi  
m'écrasant de son poids  
encore deux ans comme ça

16 ans, en fugue  
une amie m'offre un canapé  
dans la nuit le père rentre  
me dit jolie  
me caresse les cheveux  
je ne sais pas ce qu'il veut  
je suis au lit  
ma bouche happée  
je ne dit rien, la peur au ventre  
je suis absente

14 ans, en fugue,  
jean, basket, cheveux longs sales  
comme à chaque fois  
mendier pour manger  
dormir dans une cage d'escalier  
tiens un café où je peux rester  
un bouge plutôt en fait  
les habitués m'ont à la bonne  
tous alcooliques  
m'invitent même à regarder un film chez l'un  
d'eux  
devant la télé, sur le canapé, je suis cho-  
quée, coincée  
que dire de ces images, je suis tétanisée  
là je crois que la femme a pitié de moi  
sent le danger de me laisser là  
chez elle elle m'invite pour la nuit  
j'me rappelle pas comment je suis sorti

13 ans, sortie interdite aux demi pen-  
sionnaires  
juste une ballade  
Valérie, je t'avertis qu'il n'est pas net  
trop près de nous  
d'un geste tu balayes mes doutes  
vers la forêt continuer la route  
dans l'ombre l'homme se fait monstre  
volant que tout on lui montre  
allant jusqu'à toucher  
il m'est impossible de bouger  
et c'est seulement ta fuite  
cette course fortuite  
qui me défige  
après les cris inentendus  
silence, plus un mot  
même entre nous

13 ans, première escapade,  
avec ma mère retour sur les lieux  
pour retrouver un Bambi oublié  
un homme nous suit  
Promène-t-il son chien

Hé les filles  
je me retourne  
un truc sort de son pantalon  
c'est blanc, c'est mou, c'est long  
ma mère : oh quel con  
pas accéléré,  
retour à la voiture  
beau-père excédé  
ne rattrapera pas l'ordure  
mais rien, aucune explication  
juste la terreur au fond

et puis y'a cette voix  
qui m'dis que j'aime ça  
que j'suis qu'une p'tite garce  
qui va m'en donner  
qui va m'montrer c'que c'est  
un homme un vrai  
qu'ce s'ra ma punition  
mon expiation  
j'ai pas 8 ans  
je sais pas où  
je sais pas qui  
j'sais pas pourquoi  
je sais pas quoi  
y'a plus qu'une voix  
et mon corps qui se tord  
se torture, se remémore,  
et les remords

plus tout les p'tits « aléas »  
Pas de femme à ce poste là  
les frottis frottas du métro  
les trucs que les mecs disent dans ton dos

Si vous pensez que cette histoire est sin-  
gulière  
interrogez les femmes autour de vous  
celles qui sont encore debout  
sans voyeurisme, avec écoute et empathie  
vous serez alors bien surpris  
par l'ampleur de nos peurs  
la masculine terreur

Labuc - 06/12/2012

Illustration par Labuc



## ROUGE A LEVRES

Je me souviens de cette journée douce, je devais avoir 20 ans. J'étais contente, je venais de quitter mon copain, et me remémorais les moments passés. Je pensais à la journée à venir.

Dans le métro, dans les places à 4, collée contre la vitre, je commence à mettre du rouge à lèvres.

Un homme monte, assez jeune. Il s'assied à côté de moi, malgré le wagon relativement vide.

Il se colle, il me regarde. Intensément. Il me murmure des choses. Susurre presque. J'entends à un moment « Oui, t'aimes ça mettre du rouge à lèvres ».

Je suis paralysée. Je ne comprends pas ce qu'il se passe. J'espère juste qu'il descendra.

L'homme descend finalement du wagon.

Je suis rouge, terrifiée. Je tourne la tête, et dans le bloc à côté de moi, deux personnes qui observaient la scène. Au spectacle.

Depuis ce jour là, je fais toujours attention à mettre du rouge à lèvres face à un mur.

Il y a aussi les frôlements, qui font douter « est-ce une main ? Un sexe ? Un sac ou un parapluie mal placé ? » : les affreuses réflexions dans la rue, les gestes, les insultes.

Messieurs, vos prises de pouvoir sur notre corps, sur ce qu'on représente, sur la vision

que vous en avez, pour tout cela je vous exécère.

Je vous exécère d'autant plus que tous ces comportements, normaux ou à la limite amusants pour vous, provoquent chez nous des réactions que certains jugent disproportionnées.

Au début, on tente d'adapter nos manières de faire.

Mais un jour, j'ai compris la représentation que vous aviez de nous. Et j'ai cessé.

Étant d'une humeur maussade, un chauffeur de bus a ouvert sa vitre et m'a hélée « Hé, mademoiselle, il faut sourire ! Vous êtes plus jolie comme ça ! ».

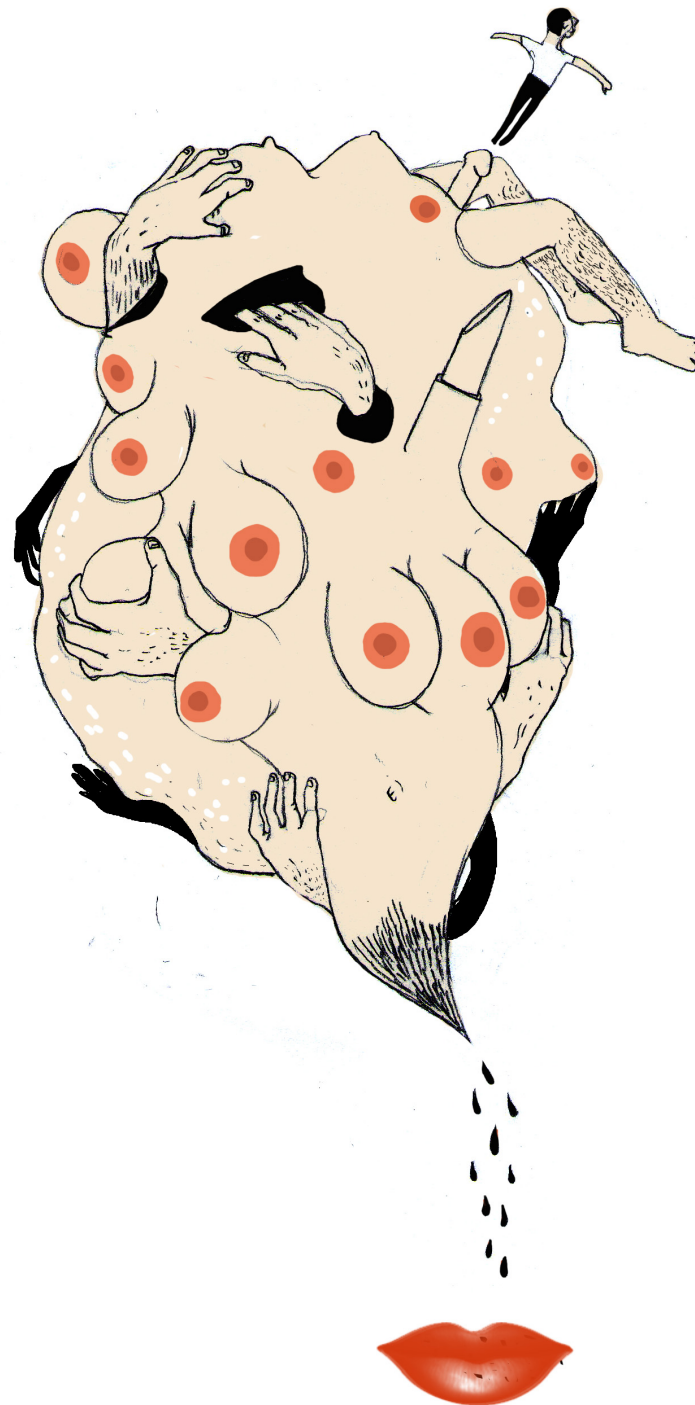
Tout était dit. Plus détentrice de son corps, même pas de ses pensées, une femme se doit d'être une façade en permanence, de rester jolie surtout.

Depuis ce jour, je fais la tête si j'en ai envie. Je réponds toujours aux dragues lourdes et pesantes. Je réussis à m'éloigner des mains baladeuses, sans pour autant réussir à hurler ma haine.

Je continue mon éducation contre les visqueux. Mais c'est à vous, Messieurs, d'aller en acquérir une.

*Mathilde*

Illustration par Annalisa Cocozza





## REGARDS

On les croit innocents. Ils se croient innocents. Un regard, qu'est-ce que c'est ? Inoffensif, en apparence. Des regards, on en croise tous les jours ; le doux des yeux bleus de ma boulangère, l'interrogateur de l'enfant qui dévisage mon septum percé, le fatigué de la grosse dame qui rentre enfin chez elle, le sympathique du mec qui tient la roulotte à pizzas en bas de mon RER. Celui de l'amoureux qui apaise ou celui de l'amant qui fait fondre.

Seulement non, ce n'est pas rien ; c'est expressif et puissant, un regard. Ça peut t'effrayer, te peiner, te mépriser, te toiser ou te cracher à la gueule. Ça peut te déshabiller intégralement quand tu portes pourtant des vêtements opaques ; tu n'es pour tant pas fo-u-lle, tu as pris soin de vérifier avant de sortir. Ça peut insister, fixer, dominer, glacer, torturer, lacérer, blesser, enterrer. Ça a le pouvoir d'agir en silence, discrètement. Parce que c'est toi qui seras pointée du doigt si tu sautes à la gueule de tous les connards qui se retournent sans pudeur dans la rue pour bien reluquer le devant après s'être impunément enquis du derrière.

« C'est un compliment, faut se détendre... »

Non, va te faire foutre. Quand tu m'interpelles avec autant de respect qu'en rappelant ton chien, ce n'est pas un compliment. Quand tu ralentis ta caisse pour me mater de haut en bas et lever un pouce satisfait avant de repartir, ce n'est pas un compliment.



Quand tu me dévisages avec un sourire en coin qui traduit tes pensées, comme un prédateur qui salive devant sa proie, ce n'est pas un compliment. Oh, tu rectifieras, tu me parleras de « pulsions », tu penses que c'est naturel après tout, toi t'es un homme et les hommes c'est comme ça que ça marche. Tu refuses simplement de voir.

Écoute-moi quand je te dis qu'il est sale, ton regard inquisiteur. Qu'il me fait hésiter à mettre mon short quand il fait pourtant chaud. Qu'il me fait inutilement claquer des tunes en taxis juste parce que le RER du samedi soir merci bien. Qu'il me montre que je ne suis pas à ma place si je sors de celle que l'on m'a attribuée. Qu'il est collant et que si tu l'appuies en sus de ton vocabulaire dédaigneux, il me reste dessus longtemps après que tu l'aies enfin détourné.

Entends-moi quand je te dis qu'il me renvoie à ma condition permanente de victime potentielle, et qu'il fait naître en moi la méfiance et la crainte tout le temps.

Regarde-moi et dis-moi que tu trouves acceptable de préparer sa défense avant même qu'il ne se passe quoi que ce soit et ce à chaque minute de la journée, du moment où on réfléchit à sa tenue, en prenant en compte les paramètres météorologiques sans omettre ceux de l'heure et des quartiers fréquentés, à celui où l'on serre un poing plein de grosses bagouzes parce que le mec là-bas ne nous inspire pas confiance. Parce qu'il nous aura regardée avec une insistance qui inquiète sur la suite des événements. Parce qu'on ne sait jamais quel sera le prochain connard à venir faire un peu trop chier.

Parce qu'on ne sait pas jusqu'où celui-là ira. Parce que quand ça arrive, il est très, très rare que qui que ce soit ne bouge le petit doigt et qu'on sait pertinemment qu'on va très probablement devoir affronter le cauchemar de hurler sans être entendu. Pire : de hurler sans être vue et de voir les regards se détourner. Ces mêmes regards qu'on dit innocents, sans jugement mais inexorablement fermés et à leur manière infiniment destructeurs.

Alors regarde-moi ; mais avec bienveillance, et au moment opportun.

Maëlle

<http://maelleetdiction.blogspot.fr>

Illustration par Emilie Pinsan

## PAS SI GRAVE

Je crois que le pire dans les violences sexistes, qu'elles soient physiques ou autres, c'est qu'on tente toujours de les minimiser. De te dire qu'ailleurs c'est pire, que tu exagères... C'est d'ailleurs très parlant, puisque comme dit Christine Delphy « Quand une féministe est accusée d'exagérer, c'est qu'elle est sur la bonne voie. »

S'agissant du harcèlement de rue par exemple, il m'aura fallu de longues discussions sur Internet, et en particulier sur Twitter, pour mettre le doigt sur ce que ces comportements avaient de terrible et de glaçant sous leurs dehors de drague un peu cheap. Evidemment, ça m'énervait qu'on me parle mal parce que ma jupe était trop courte, mon pantalon trop moulant, ou t-shirt trop échancré et que de surcroît j'avais l'outrecuidance de ne pas répondre aux sifflements ou invectives supposément flatteuses. Quand j'en parlais avec mes copines, je demandais parfois avec un rire jaune « mais est-ce que ça fonctionne, leur technique de séduction, franchement ? » Bien sûr que non. En même temps ça tombe bien, puisque ce n'est pas le but. L'idée c'est simplement de te rappeler que toi, femme, quand tu es dans la rue, dans le domaine public, tu n'es pas à ta place, tu es sur leur territoire, et puis qu'est-ce que tu fais là, seule, sans un mec ou un papa, un mâle référent qui justifierait ton incursion hors du domicile où tu devrais rester ?

Mais ce n'est pas grave, n'est-ce pas, ce ne sont que des mots...

C'est donc d'actes qu'il faut parler ? Bon. On parle alors des attouchements, en soirée, dans les transports, partout, tout le temps. De ces mecs qui t'attrapent le bras alors que tu ne les connais pas, qui te claquent le cul parce que l'envie leur en a pris, j'en passe et des pires. Des agressions sexuelles, donc.

Mais là non plus, ce n'est pas si grave, pense-tu, il y a des pays où les femmes sont excisées.

Fatalement, dans l'escalade du pire en termes de violences sexistes, on en arrive à parler du viol. Alors là ça va, c'est grave, très grave même, et il fait l'unanimité contre lui, comme la guerre ou la faim dans le monde. On se dit alors qu'on a un terrain commun sur lequel travailler. Et on commence à parler de culture du viol. Du fait qu'on vit dans une société qui tend à culpabiliser les victimes et minimiser les torts des coupables. Une culture, à laquelle nous appartenons tous et toutes, même moi, même toi. Où on s'est déjà dit « ah ben celle-là, il faudra pas qu'elle s'étonne s'il lui arrive quelque chose », où on a déjà utilisé, juste pour rire, l'expression « appel au viol » pour décrire une femme séduisante. Où un magazine féminin très largement diffusé donne tribune à un pédicêtre qui fait l'apologie du viol conjugal. Où plusieurs jeunes filles victimes de viol ont été conspuées, critiquées, malmenées au point, pour deux d'entre elles, d'en arriver au suicide.

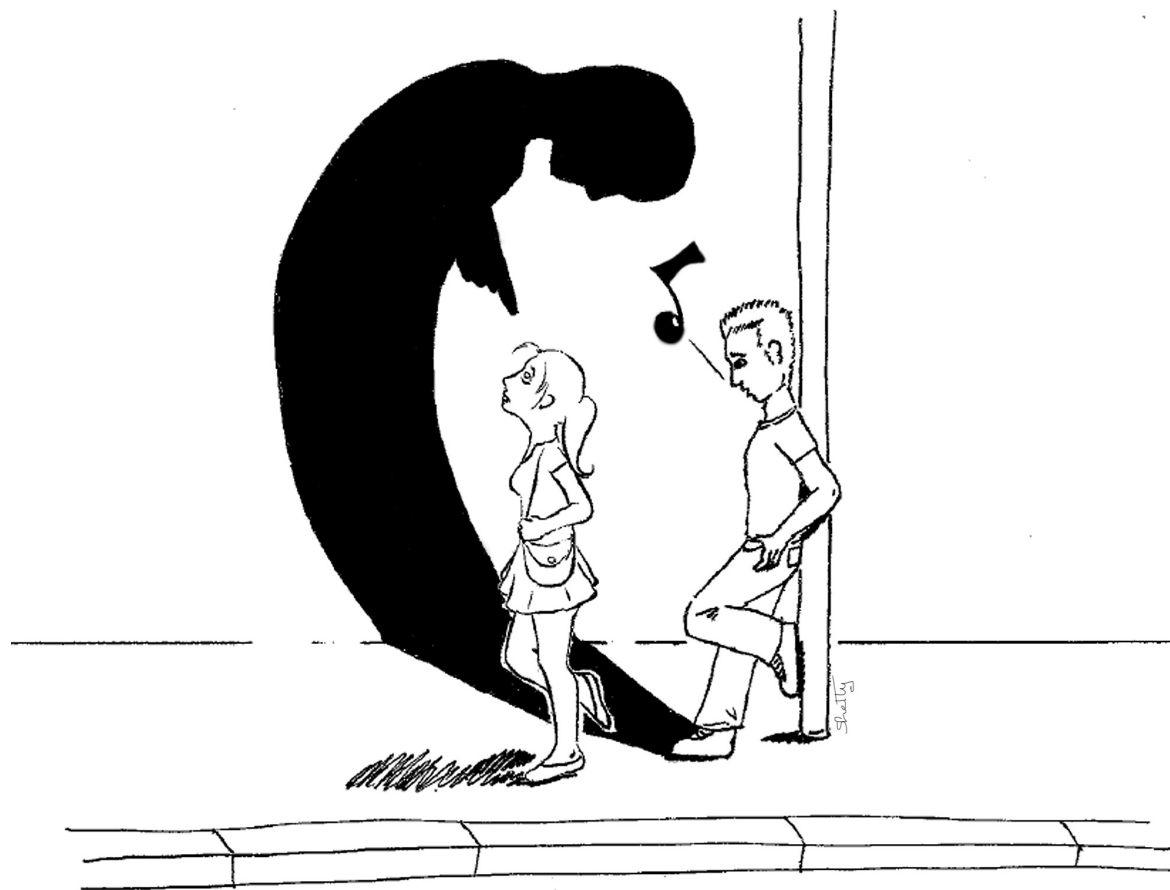
Et là, il y a encore des gens pour te dire que ça n'est pas si grave. Vraiment. Que les 50 000 viols par an en France sont le fait d'individus isolés et malades, pas le produit d'une société qui enseigne aux hommes qu'ils ont des pulsions et le droit de les assouvir, avec ou sans consentement.

Du combat pour la suppression de la case « Mademoiselle » sur les formulaires administratifs à celui contre les violences conjugales, en passant bien sûr par les campagnes contre le viol, la seule constante est toujours celle-là : RIEN N'EST JAMAIS GRAVE.

La politique du pire est l'excuse de toutes les bassesses, les veuleries, les renoncements et les paresse. Ceux qui ridiculisent

des combats qui leur semblent triviaux, on aimerait tant les voir mobilisés pour défendre les causes qu'ils brandissent comme justes, valables, nobles. Mais bizarrement, ils ne sont jamais là, tous confits qu'ils demeurent dans leur mépris condescendant et leur résignation coupable.

Diane  
Illustration par Shetty



L'ombre de la domination.



## METTRE DES MOTS

Mettre des mots, ce n'est pas facile  
et une fois que c'est fait  
on ne sait plus  
Si c'était mieux avant  
quand on était pas sûre  
quand on ne savait pas  
pourtant la colère était bien là déjà  
sa photo, son prénom suffisaient à créer le malaise  
je ne repensais pas à cette nuit là  
pourtant quelque chose en moi  
n'acceptait pas qu'il s'en sorte aussi facilement  
cette réputation de briseur de cœur  
moi en énième victime du don juan  
ma rage, ma colère, ma rancœur  
mises par tous sur le compte de l'hystérie de la femme  
quittée, trompée  
moi-même incapable d'expliquer  
cette haine qui montait en moi  
croyant y exprimer une blessure d'amour propre  
de l'orgueil mal placé  
d'avoir voulu me croire différente des autres  
au-dessus du lot, puisque choisie  
et puis rabaissée, remise dans le rang  
dans le paquet des nanas faciles à baratiner  
mais cette émotion qui montait en moi à chaque fois,  
ça ne pouvait pas être aussi simple que ça  
ma mâchoire crispée  
mes poings serrés  
l'envie de frapper  
de lui faire mal  
de l'étriper  
de l'éclater  
le massacrer  
le piétiner  
mais surtout  
le dénoncer  
de dire aux autres, je ne savais pas quoi encore, mais de le  
gueuler très fort  
que tout le monde sache

mais sache quoi ?  
qu'il ne puisse plus le faire à personne  
mais faire quoi ?  
J'ai mis 4 ans à réaliser  
d'où cela venait  
Un jour, presque par hasard, en lisant un texte de ce genre,  
écrit par une autre...  
L'image de cette nuit là m'est revenue  
et m'a poursuivie  
J'ai cru d'abord que je réinventais l'histoire  
mais non ! J'y étais, et c'est resté gravé !  
J'ai voulu me le nier  
J'ai voulu m'en sentir responsable, coupable,  
après tout, je l'avais provoqué, puisque je l'avais aimé,  
désiré, attiré, déshabillé ...  
Mais les mots de l'autre femme, les mots de pleins d'autres  
femmes me l'ont dit, me l'ont appris, me l'ont transmis ...  
Il m'a violée.  
Aujourd'hui j'ai besoin de le partager, pour les autres peut-être,  
mais surtout pour moi, encore hésitante à m'avouer  
que c'est à moi que c'est arrivé ...  
Il m'a violée.

Tos

Illustration par Fanny



## MALE A L'ETRE

Y'a un truc qui a foiré. Je ne sais pas ce que c'est, ni pourquoi, ni comment. Un truc qui a manqué. Qui m'a manqué. Peut-être avant ma naissance, peut-être entre mes trois et cinq ans selon Freud. Peut-être après, en grandissant. Je ne sais plus.

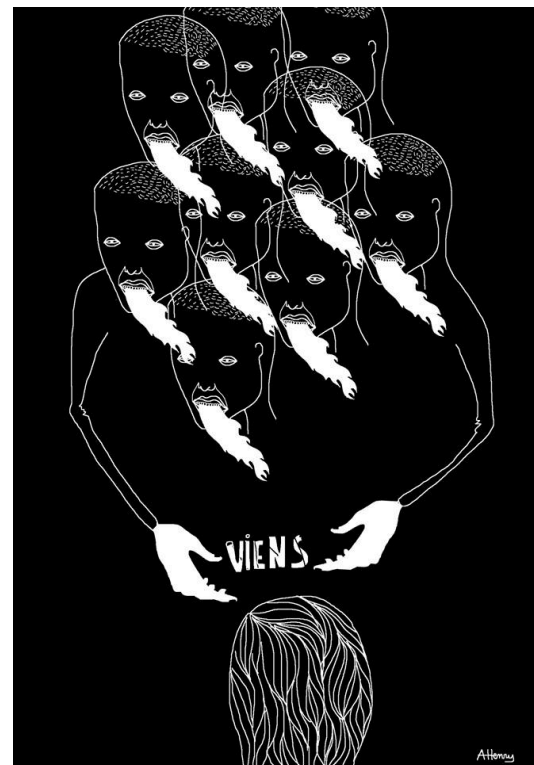
J'ai eu un modèle parental ni exceptionnel, ni catastrophique. Mais pas engageant. Y'avait ma mère, d'un côté, et mon père, de l'autre. Y'a pas eu de "couple" parental. Déjà, mon père était exclu, il ne m'a pas été rendu indispensable. C'est ma mère, mes parents. Elle m'a enveloppée. C'était elle, rien qu'elle. Même si j'ai toujours adoré mon père. Il était jaloux, possessif, excessif, un peu comme moi aujourd'hui, si je dois définir mes pires travers. Ma mère était douce, compréhensive et disponible pour tout. Y'a eu mon frère, jaloux de moi, aimant mais violent. Y'a eu ma grand-mère, moderne et solitaire, en couple dans un couple irrespirable. Y'a eu les femmes d'un côté, et les mecs de l'autres.

Les hommes. Je déteste ce mot. Je déteste les hommes en fait. J'ai aimé les filles tôt, très tôt. A la maternelle je draguais mes surveillantes. A huit ans je me suis dit "tu es lesbienne", avec ces mots précis. J'ai pas toujours détesté les mecs. Mais à chaque fois que j'avais un semblant de relation, c'est comme si ma famille mettait son veto. Surtout mon père. "Tu es trop jeune". "Il dormira dans l'autre chambre". Et voilà comment ce que j'essayais de bâtir avec mes mains fébriles de petite fille a été montré du doigt, comme mal, comme déplacé, comme interdit. J'ai essayé d'être normale, j'ai es-

sayé d'essayer, mais je n'ai pas pu. Je voulais y arriver mais on m'a humiliée. Enfin c'est comme cela que je l'ai vécu. J'ai laissé de côté cette expérience avortée, et j'ai continué de vivre. Ça sera les filles alors. Non pas par défaut, mais je suis passée très vite à l'étape supérieure, sans m'attarder sur ce qu'il fallait vivre à cet âge, à ce moment là. J'ai perdu un bout de mon enfance, de mon adolescence. J'ai grandi avec cette amertume. Les mecs, c'est mal.

Et puis le temps a passé. J'ai vécu ma vie de lesbienne, avec ses phases, ses étapes de recherche de soi, ses réflexions, ses problématiques, ses joies. Mais cette haine des mecs ne passait pas. Je n'ai jamais eu d'amis. Sans E. C'est comme si l'environnement masculin m'était totalement incompatible. Je me suis bien entendue avec certaines rencontres, bien sûr, mais jamais rien de construit, de durable, de sincère ou de sain. Je n'ai simplement pas accroché avec l'autre genre. Ca ne marche pas. Y'a un truc qui a foiré, un truc qui a manqué.

Et puis en grandissant je suis devenue une proie. J'ai accumulé les anecdotes sexistes, machistes, homophobes, toujours lancées par eux. Et aujourd'hui, je déborde. Les mecs me donnent envie de chialer, envie de vomir. Le pouvoir qu'ils exercent m'est insupportable. Il l'est d'autant plus que je porte ce poids, le poids de cette rancoeur. Pourquoi les mecs sont forts ? Pourquoi les mecs décident ? Sont mieux payés ? Pourquoi les mecs bastonnent ? Pourquoi leur sexualité exacerbée devient synonyme de bestialité primaire ? Pourquoi les mecs gueulent dans la rue ? Pourquoi les mecs ont le droit de nous agresser ? De nous insulter ? Pourquoi avons-nous juste le droit de fermer nos gueules ? Pourquoi sommes nous si différents, tout simplement ?



J'ai la haine contre tout ça, mais aussi la haine d'avoir la haine. J'ai la haine contre ces hommes qui en profitent, et qui ne rendent pas le monde plus juste et équitable. J'ai la haine contre ces hommes qui font des femmes des proies. J'ai la haine contre ces hommes, aussi bien qu'ils puissent-être, qui savent au fond d'eux qu'ils seront les plus forts. Je n'ai pas envie de mettre tout le monde dans le même panier, mais je n'ai pas la force de penser autrement. J'ai juste l'impression que la nature est une vaste blague masculine visant à réduire les femmes à l'état de merdes. J'aime tellement les femmes, je déteste tant les hommes.

Je ne sais pas pourquoi, ni comment j'en suis arrivée là. Peut être qu'au fond je re-

grette de ne pas en être un ? Je ne sais plus. Mais j'ai peur. Peur de me faire frapper dans la rue. Peur de me faire insulter. Parce que je suis avec ma copine, ou tout simplement quand je suis seule. J'ai peur de me faire siffler, de me faire humilier par des mecs. Parce que quelle que soit ma réponse, elle sera toujours moindre face à eux. J'ai peur de tout ça, peur que le fossé se creuse, peur d'en arriver à la force. Je sens peser sur moi cette subtile pression quotidienne. J'ai des copains garçons, je m'entends très bien avec des garçons, j'en ai quelques uns dans le coeur.

Mais y'a un truc qui a foiré, au fond de moi, je sens comme un mâle à l'être.

G.C.  
Illustration par A.Henry

# JAMAIS

Je n'ai jamais été violée. Je ne me suis jamais pensée comme violée, du moins.

Pas parce que j'ignore ce que c'est que le viol, je sais bien qu'il ne s'agit pas que du cas de l'inconnu dans un parking désert la nuit.

Je ne me suis jamais pensée comme violée parce que j'ai tellement connu d'amies meurtries et blessées par des violences sexuelles, des viols, des incestes, des compagnons violents, que je ne me suis jamais pensée être l'une d'elles, tout simplement parce que je n'ai jamais eu mal, physiquement.

J'ai passé mon temps, dans ma tête, à me dire que je n'avais pas été forcée, contrainte. Il ne m'avait pas forcée, et après ce jour où mon consentement n'a pas été entendu, je suis quand même restée presque cinq mois encore avec lui. Comme si je le voulais bien. Peut-être que je le voulais bien. Quelque part, je sais que je le voulais bien. Je me revois écrire dans mon journal intime de l'époque des fausses vérités, je me revois écrire comment je voulais me souvenir de ces mois-là de ma vie. Je me vois tout réécrire de ces journées, je me vois faire ces moments de torpeur et de doute. Je n'avais personne à qui en parler, j'étais « la première » de mes copines à coucher, elles étaient toutes fascinées par ce qui se passait dans cette chambre, elles me posaient des questions, je répondais que Tout allait bien.

Je ne sais pas répondre autre chose.

Je ne me suis jamais pensée comme violée, je n'ai jamais été violée. Je me le répète souvent. Que j'ai été trop faible, que je n'ai pas compris. À l'époque, j'avais essayé d'en toucher un mot à un ami, mais très brièvement. C'était le soir même, dans ma chambre. Le garçon était dans un bar en train d'en parler avec ses copains, avec de la bière. J'étais dans ma chambre, à côté du lit où tout s'était passé, j'étais face à un vide abyssal qui me donnait le vertige depuis l'intérieur de moi-même. J'ai juste dit « Je ne suis pas sûre que j'avais envie ». Mon ami m'a répondu « Tu sais, c'est trop tard maintenant, c'est fait ».

C'était fait. C'était comme ça. Pas de retour en arrière possible. C'était fait.

Alors je me suis dit que c'était moi qui n'avais pas compris. Je n'avais pas compris ce qu'il s'était passé. Il s'est passé que j'ai dit « non », il n'a pas écouté, j'ai eu mal (très mal), j'ai hurlé, il a arrêté, j'ai saigné, je n'ai pas réussi à pleurer, je ne ressentais qu'effroi, je voulais qu'il s'éloigne le plus vite possible, mais je ne savais pas pourquoi. Je ne savais pas quoi dire. Pas de retour en arrière possible, je l'avais déjà compris, peut-être. Alors on a passé le reste de l'après-midi ensemble. Il n'avait pris qu'un seul préservatif, déjà je me disais : ça va aller, on ne peut plus rien faire, je suis protégée maintenant.

Trois jours plus tard, chez lui. Je ne le pense pas comme un viol non plus. Il m'a expliqué longuement qu'il ne fallait pas que je reste sur cette douleur, que je devais m'y remettre rapidement sinon j'aurai à nouveau mal la prochaine fois et toutes les suivantes. Il m'a expliqué qu'il avait demandé conseil à

tous ses copains (nos copains), que c'était ça qu'ils avaient conclu : il fallait que rapidement on couche à nouveau ensemble, que mon plaisir viendrait avec l'habitude. Que j'étais peut-être frigide. Que j'étais peut-être aussi une de ces filles qui aiment dire non alors qu'elles pensent oui. J'ai dit d'accord. Je ne savais pas. J'en avais parlé uniquement à cet ami qui m'avait dit que c'était déjà fait, qu'on ne pouvait plus changer. Je ne savais pas.

Et on a continué comme ça. À chaque fois, je ne voulais pas trop, sauf que ça passait le temps, parfois il mettait la télé, il ne me calculait pas trop. Parfois il me faisait faire des choses « parce qu'il faut que tu testes aussi, tu sais », des choses qui ne me dégoûtaient pas mais ça ne me disait pas grand-chose non plus. Je faisais.

Je ne me suis jamais pensée comme violée parce que mille fois j'aurais pu partir. C'était pas un méchant garçon. Mille fois j'aurais pu partir et mille fois je suis restée. J'étais, face à lui, cette stupide gamine qui a besoin d'affection et d'attention, qui meurt de reconnaissance qu'on daigne s'intéresser à elle et qui n'a aucun amour propre. Il faisait de moi ce qu'il voulait. C'était presque séduisant pour moi : ça m'évitait de me demander ce que JE voulais.

Au bout de quelques mois d'anesthésie émotionnelle, la question est venue à moi sans que je le choisisse vraiment. Je ne suis pas partie pour moi, me préserver, m'éloigner de lui, non, je suis partie pour un autre garçon. Je ne savais pas être seule. Seule, c'était le vide, c'était la panique, c'était le creux. Mais avec les garçons qui ont suivi, je ne savais qu'une seule chose : je ne voulais pas coucher. C'était un âge où

on peut encore ne pas coucher sans que ce ne soit trop bizarre. Je reportais.

Et puis il y a eu l'autre garçon. Encore une fois, ma faute. J'aurais dû me douter. C'était un ami du premier. Cela a été très pratique quand il s'est agi pour moi de numéroter les Grands Connards de ma vie, cet ordre, cette hiérarchie. L'un, puis l'autre. Piétinée.

J'étais cette fille qui faisait la vaisselle chez son mec pendant qu'il jouait à la console.

J'étais cette fille qui séchait les cours pour apporter des chocolaines à son mec qui ne se réveillait quand même pas, parce que je le dérangeais dans son sommeil.

J'étais cette fille qui disait Oui tout le temps.

J'étais cette fille qui avait des cauchemars quand il venait dessus, des flashbacks de moments qu'elle n'avait pas encore compris comme traumatisants.

J'étais cette fille qui ne répondait rien quand il lui disait « il m'avait bien prévenu que tu étais un mauvais coup. »

J'étais cette fille qui choisissait de se confier, de tout dire, de partager ce fardeau.

J'étais cette fille qui acceptait que son mec réponde : Moi je ne veux pas attendre. Si tu ne peux pas être prête tout de suite, je préfère qu'on arrête là.

J'étais cette fille qui a pris sa première cuite un mois plus tard, qui s'est retrouvée dans son lit.

J'étais cette fille qui aurait tout fait pour lui, même pas par amour, mais parce qu'elle



avait besoin d'être appréciée. Même pas par amour. Je ne l'aimais même pas.

Je n'ai jamais été violée. Parce qu'à un moment j'ai arrêté de dire Non. J'ai arrêté parce que personne n'écoutait. J'étais celle dont on pensait qu'elle disait non pour dire oui. Mais en même temps, dans la vie en-dehors du lit, j'étais cette cruche qui n'osait pas avoir d'opinion propre. J'étais d'accord avec tout le monde, sauf sur des points de détail. J'étais dans l'incapacité de parler et de risquer que quelqu'un ne m'aime plus.

J'étais tellement conne.

Je n'ai pas été violée. Je me suis moi-même emprisonnée.

Maintenant, se réparer.

Ne pas culpabiliser quand le garçon d'aujourd'hui m'écoute. Ne pas culpabiliser quand il entend les « non » murmurés, à n'importe quel moment, quand il arrête tout. Ne pas culpabiliser, ne pas porter pour moi sa frustration. Ne pas imaginer de frustration de sa part. Ne pas culpabiliser quand je ne veux pas. Ne pas me sentir bizarre.

Me découvrir telle que je ne me suis jamais vue : m'écouter parler. M'écouter dire. M'écouter formuler ce que JE veux. M'autoriser à. Ne pas culpabiliser. Je me répète que je ne dois pas culpabiliser, mais comment ne pas culpabiliser quand je sais à quel point je suis en vrac, traumatisée de moments qui n'ont pas eu lieu, à ce point démolie de rien du tout.

Le poids de se regarder dans le miroir : je n'ai pas été violée, rien n'explique que je sois aussi sensible, aussi brisée.

Je ne me suis jamais pensée comme violée, je crois en fait que je ne me suis jamais pensée... tout court. Toujours vue depuis l'extérieur. C'était déjà pas joli. C'était une manière facile de ne pas chercher à exister. Comment j'ai fait pour exister malgré cela, c'est un mystère. Comment des gens ont fait pour m'aimer en dépit de moi-même, un mystère encore plus grand.

Personne n'explique comment faire pour se remettre de violences dont on prend conscience des années plus tard et qui n'en sont pas vraiment.

Personne n'explique comment se libérer des barreaux qu'on a soi-même conçus.

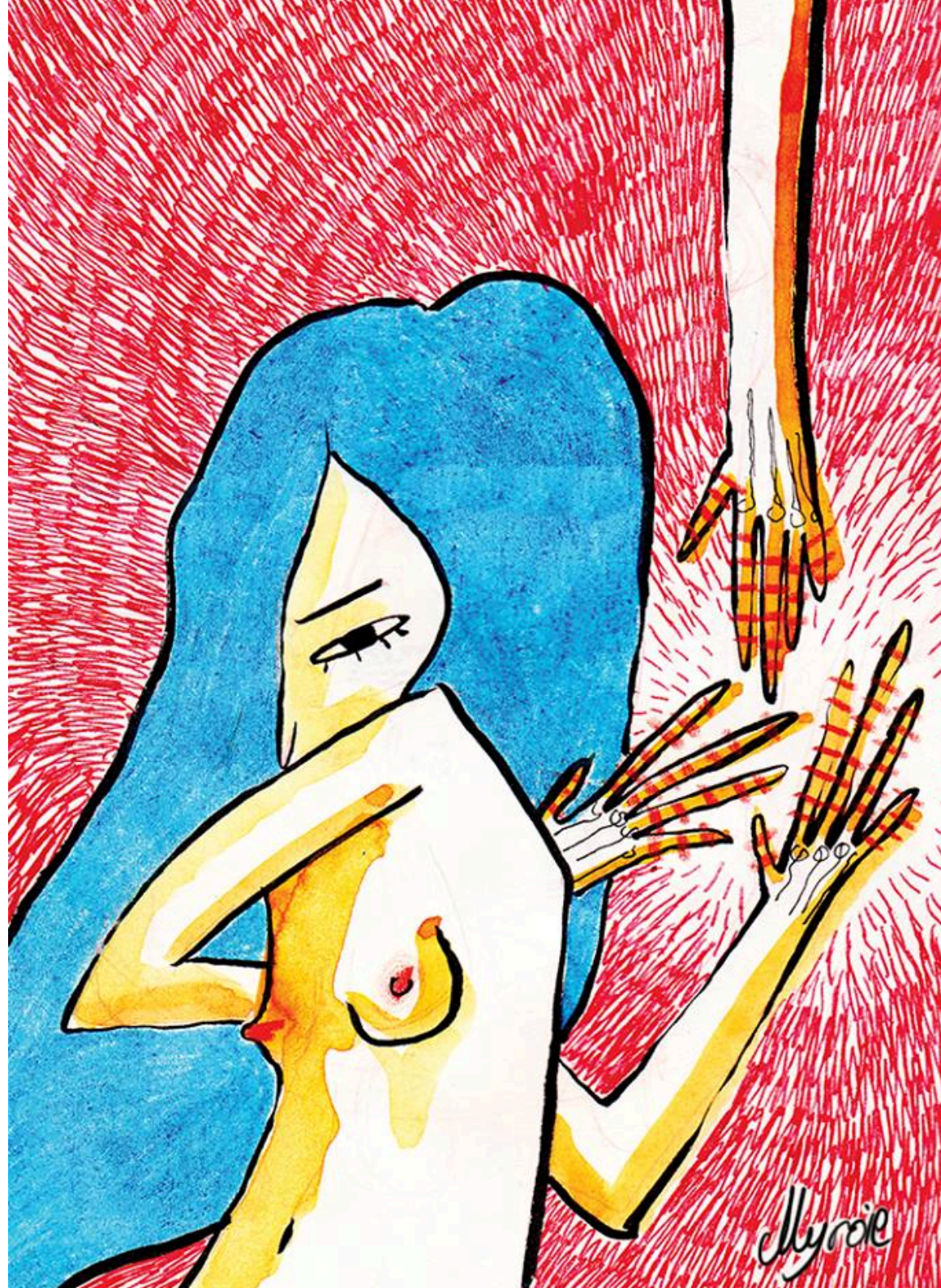
Personne n'explique comment se sauver de soi-même.

Maintenant, se réparer de tous ces souvenirs devenus si flous, si palimpsestes, que je ne suis même plus sûre de les avoir vécus. Parfois, je me regarde de l'extérieur et je me vois telle que je suis : cette fille trop sensible qui collectionne les demi-traumatismes, celle qui fait sa drama queen, qui veut attirer l'attention sur elle. Le narcissisme d'aller mal et de le dire.

Qu'il est encombrant d'être, de se traîner, de se soigner, de continuer à continuer. Qu'il est fatiguant de ne pas y arriver, malgré tous les efforts, malgré toute la volonté. Qu'il est loin, le fond que je ne touche jamais.

S.

Illustration par Myroïe





## COUPABLE

On n'a pas le droit d'être en tort. C'est forcément notre faute, on n'a pas su dire non. Il m'a touchée, c'était mon corps, c'était intime, c'était interdit. Mais je ne savais pas comment le faire cesser. En public, je n'étais rien, c'était verbalement qu'il me dégradait. En privé, dans les couloirs inoccupés, dans les toilettes, il était le maître de mon corps, il se l'est approprié. Il faisait ce qu'il voulait de moi.

Je ne pouvais pas me plaindre. Je n'avais pas le droit. C'était à moi de poser les limites, c'était de ma faute. Et puis, estime-toi heureuse qu'un garçon s'intéresse enfin à toi ! Tu es sûre que tu n'exagères pas un peu, il n'arrête pas de dire que tu es moche !

Personne n'a écouté, personne n'a compris. La violence, je ne la tournais pas vers lui, mais vers moi. Je me coupais du monde. Je coupais tout court. Tu n'es rien, tu es sale.

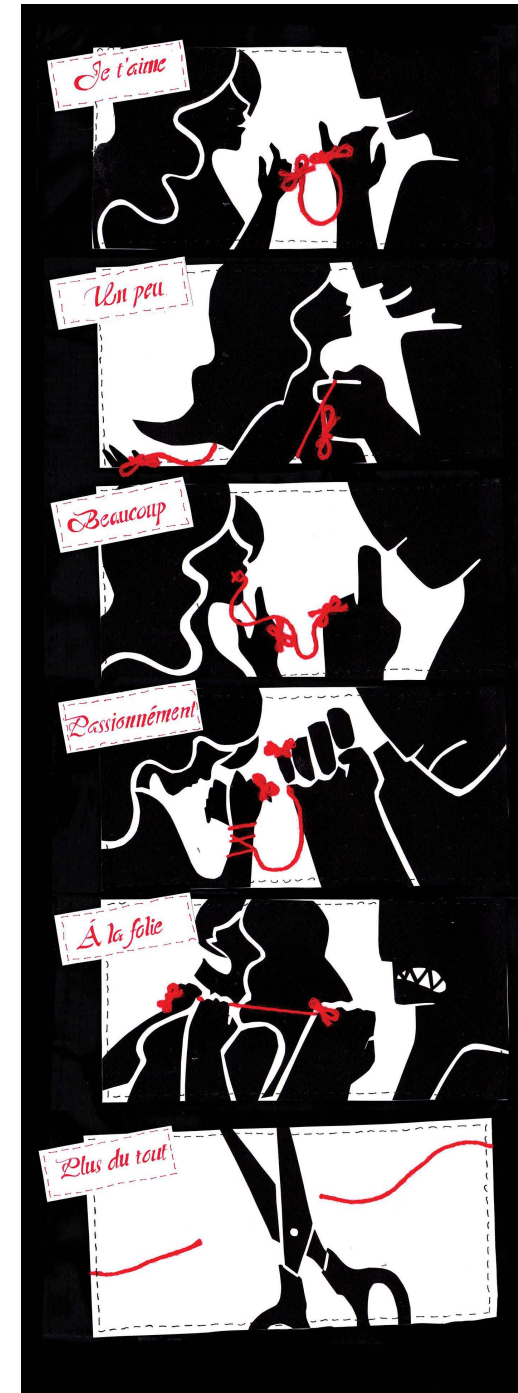
C'est toi le monstre. Tu l'incites. Tu ne peux plus l'arrêter. C'est toi la fille, la pauvre.

Qu'est-ce qui est le plus dur, sa violence à lui, ou celle des autres ? À moins que ça ne soit cette culpabilité qui est toujours là, ces pensées qui reviennent dès qu'on me parle de « filles faciles » ?

Tout cela à la fois. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'il y avait un problème. Qu'il avait un problème.

C'était il y a 6 ans. Que des attouchements, mais c'est toujours là. Ma faute.

*Rousette*  
Illustration par Myroie







# FEMELLE

La détresse avance comme le désert sur la pluie et les pleurs de la femelle tabassée, rabâchée.

Conjuguer au passé le sort à conjurer,

Libertés au conditionnel,

Déboires historiques d'utérus hystérique, les lèvres cousues et la lune bien pendue.

Pour le pouvoir du sexe, une exquise excision.

Traumatisme facile des petites conditions.

Des grands hommes et derrière des idées non reçues qui agitent dans l'ombre leur cervelle incongrue.

Être la chienne, être la chose, la chaussure à son pied, un trésor, autre chose ?

Dessous la glaçante apparence du truc, des âmes martyrisées demandent reconnaissance !

L'éternel féminin. Ensorceleuses artificielles de grande et de petite vertu.

Sorcières au bûcher d'un temps révolu. Femmes futiles ou fatales.

Il figure, on m'efface.

Infante enfanteuse infantilisée.

Il veut cacher sa honte sur celle qui l'a créé.

Au nom de quelle culture on cultive des humaines comme une orangerie dans l'obscurantisme.

La vérité ça crève les yeux, d'une volonté de feu. Qu'on l'emprisonne de voiles noirs et de grilles, qu'on la lapide en place publique ou qu'on la jette à la cuisine.

Aucun dogme, aucune cage ne pourra interdire une part de mon espèce quelque part exprimée.

Preuve de l'esclavage mental et brutal sous le joug demeuré du sage Néandertal.

Et pourtant, partout, par tous les moyens,

Athéna sonne le glas des vénus amazones: muses, musiciennes, icônes, maîtresses et interprètes.

Les déesses sont fragiles, tout juste des cocottes en papier avec une tête d'éléphant qui chavire et qui tremble.

Soyons fières, soyons chair, chères et solidaires devant notre magie.

La femme est poésie, la femme est fantaisie et si c'est sa douceur qui fait la différence, sa force berce le monde plus loin que l'illusion.

Maité AKA Mia Who  
Illustration par Maité AKA Mia Who



## FLIC WARNING

Le viol, j'en ai pleuré, régulièrement, pendant quelques temps. J'ai eu mal aux tripes, vraiment. Quand j'y pense aujourd'hui, j'y pense comme à un truc dont j'aurais préféré qu'il ne m'arrive pas, évidemment. Un truc qui, peut-être, m'a ouvert les yeux aussi. Un truc qui a fait que jamais de ma vie je m'étais autant sentie appartenir à la classe des femmes. Un truc qui gardera toujours un côté « mystérieux », auquel je n'arriverai sûrement jamais à vraiment donner un sens, un sens qui explique cette « tétanie », un sens qui permette de comprendre, pourquoi ma résistance fut vaine, qui permette de raccrocher cette sensation, celle d'une douleur qui dégoûte, à quelque chose. Alors oui, tout ça, je le comprends théoriquement, et ça m'aide sûrement, mais ça n'empêche pas cette part de mystère de subsister.

Mais décidément, j'ai plus ou moins réussi à tourner la page sur tout ça maintenant; j'y repense comme je peux repenser à plein d'expériences qui ne s'articulent pas avec le reste de ma vie. J'y repense sans émotion, un truc que j'ai « digéré ».

Ce que je n'arrive pas à digérer en revanche, c'est l'après. Les flics. La plainte. La confrontation. L'humiliation. « Désolée mais si un mec me viole, je le revois pas après, votre histoire ne tient pas ». Dans la bouche d'une femme. Flic. Et elles étaient deux.

Puis elles sortent de la pièce, un mec en civil débarque ; je suis dans une petite pièce, un mec arrive, se présente pas, et commence à me regarder. Je viens porter plainte pour

viol, je viens de passer 20 minutes à raconter mon viol, et tout d'un coup elles partent, et un mec que je connais pas et qui ne se présente pas arrive dans la pièce, et me jauge. Je me sens SUPER à l'aise. Absolument aucun flashback dans cette situation super confortable. Quelques échanges, questions, sur comment je l'ai connu, jusqu'au « ah non mais je juge pas » qui clôt la conversation. Ouais ouais.

Les meufs reviennent : « je crois qu'il y a quelque chose qu'elle ne vous a pas dit. Allez, dis-leur comment tu l'as rencontré ». Dans 10 minutes je serais probablement sortie ... Je suis sortie d'ailleurs. Certes, je m'y attendais ... J'aurais pu écrire directement au procureur, mais j'avais besoin d'agir physiquement, comme pour compenser de quand j'avais pas pu. Besoin de marcher en direction du commissariat, besoin de (tentar de) m'affirmer, physiquement. Qu'à cela ne tienne, j'aurais essayé, passons au plan B...

Première audition. Étonnamment bien passée. Malgré le fait que tu racontes ton histoire, à côté d'une porte ouverte où les passages sont incessants et où tu te fais interrompre par le collègue qui propose du café au flic qui t'auditionne. Et quelques trucs du genre, mais dans l'ensemble, ça va. Puis nouveau coup de téléphone, « Le procureur voudrait une nouvelle audition, car au vu de votre activité, on aurait besoin de vérifier si d'une manière ou d'une autre il ne pourrait pas être considéré comme votre proxénète. Ça pourrait expliquer votre motivation à vouloir lui nuire ». Okay, on y retourne, non, je ne lui ai jamais donné de fric, et de toutes manières c'est pas en tant que pute que je porte plainte. C'était pas mon client ni mon mac c'était mon mec. Au revoir.

Et puis le jour de la confrontation. Il est en train d'être auditionné ; quand il aura fini ce sera à « nous ». Besoin d'aller vomir. Obligée de me faire accompagner. Par un flic. Étonné : « dites- donc, ça a l'air de vraiment vous travailler ». Non tu crois ? Voilà c'est à « nous ». La chaise, à quelques centimètres de la sienne. Passer derrière lui pour s'asseoir à côté. Ne pas le regarder. Ne pas le regarder. Ne pas le regarder. M'asseoir. Utiliser ma veste comme un rideau. Refuser qu'il me voie. Jusqu'à ce que je craque et lui adresse directement une question. « Vous n'êtes pas obligé de lui répondre directement ». Et là il OSE : « je ne sais pas (mon prénom), est-ce que tu CONSENS à ce que je te réponde ? ». Bref, le reste c'était Hollywood, je me

souviens même pas de tout, si ce n'est que je savais en sortant de là que c'était foutu pour moi. Et ça sera confirmé par cette gentille lettre du procureur, deux mois plus tard, qui m'assurait de sa « meilleure considération ».

Tout ça pour dire qu'aujourd'hui, en ce qui me concerne, c'est pas quand un viol est évoqué que j'ai besoin d'un trigger warning. Aujourd'hui, quand je mate un film ou une série, c'est quand je vois une victime face à des flics ou à des juges, que j'ai, à chaque fois, le cœur qui bat et envie de chialer.

MM.

Illustration par lpyoni



Silence !





## LE JOUR OÙ

Je jour où  
le jour où je n'étais plus  
le jour où je n'étais plus je  
le pire ce n'est pas ce qu'il a fait  
c'est que je ne m'en suis pas rendue compte  
parce que c'était normal  
parce que c'est comme ça  
parce que c'est normal de traiter une femme comme ça  
parce qu'une femme n'est pas un je  
parce qu'une femme c'est un "ça"  
parce qu'une femme n'est qu'un jeu  
on peut lui faire ça  
et elle ne le sait même pas  
parce que depuis toujours on lui a dit  
Répété, rabâché, martelé  
qu'elle n'était bonne qu'à ça  
il en a fallu des oreilles, des bouches et des silences  
pour que d'autres paroles naissent  
depuis j'ai décidé d'être  
depuis j'ai décidé d'être je  
depuis je ne suis plus ça  
depuis je ne suis plus une femme  
depuis, je suis moi.

Tos  
Illustration par Myroie

Myroie

Août 2013

Créatrice du projet : Tan  
Chaque texte et chaque illustration appartient à son auteur-e.  
Mise en page par Emi.

<http://polyvalencemonpote.com>

## Témoignages

*La croyance que rien ne change provient soit d'une mauvaise vue, soit d'une mauvaise foi.*

*La première se corrige, la seconde se combat. \**

*Friedrich Nietzsche*